Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 12 (1924)

Nachruf: In Memoriam : Lucien Gautier
Autor: Mercier, Charles

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

IN MEMORIAM

LUCIEN GAUTIER

La théologie de langue française vient d'être douloureusement frappée par la mort, à Genève, le 2 février 1924, du professeur Lucien Gautier. Nous perdons en lui un érudit dont la conscience scientifique n'avait d'égale que l'étendue de l'information et la prodigieuse mémoire. Nous voyons surtout disparaître du milieu de nous une riche personnalité, un homme au plein sens du mot, doué des plus belles qualités du cœur et de l'intelligence, sans cesse dirigé par une volonté droite et forte, soutenu par une foi personnelle et profonde.

Citoyen de la ville de Calvin, très attaché à la Suisse, il ne cessa d'agrandir son horizon ; il était connu et apprécié d'un cercle toujours plus étendu d'amis et de disciples, bien au delà des frontières de notre patrie. L'hommage de reconnaissance émue et respectueuse que nous apportons ici à sa mémoire trouvera, nous le savons, un écho chez tous ceux qui ont eu le privilège de l'approcher, ou même de n'être en contact avec lui que par ses écrits.

Notre *Revue* doit beaucoup à Lucien Gautier. Dès sa réorganisation, en 1879, il était entré dans le Comité de rédaction, dont les deux nouveaux directeurs étaient, l'un son collègue Jean-Frédéric Astié, l'autre M. Henri Vuilleumier, qui enseignait depuis dix ans déjà l'Ancien Testament à la Faculté de théologie de l'Académie de Lausanne, et qui ne devait pas tarder à devenir son ami. Il a suivi la marche de notre périodique avec un intérêt constant et lui a fourni un certain nombre d'articles de critique et des monographies originales. Enfin, quand en 1913 le Comité actuel reprit la direction de la *Revue* des mains de MM. Henri Vuilleumier et Philippe Bridel, Lucien Gautier ne ménagea ni ses encouragements, ni ses conseils à la jeune équipe dans laquelle figuraient plusieurs de ses anciens élèves.

Né à Genève le 17 août 1850, Lucien Gautier avait fait dans cette ville ses études classiques et sa théologie ; il avait obtenu en 1874 son

diplôme de bachelier en théologie après la soutenance d'une thèse qui montrait déjà de quel côté allaient ses préférences ; elle était intitulée : *Le sacerdoce dans l'Ancien Testament.* Il poursuivit ses recherches scientifiques, retourna en Allemagne, se mit à l'étude de l'arabe et obtint son doctorat en philosophie à Leipzig, par une thèse remarquable sur la *Perle précieuse de Ghazali*, un traité d'eschatologie musulmane. L'appel que lui adressa alors (1877) la Faculté de théologie de l'Eglise libre du Canton de Vaud décida du reste de sa carrière. En commençant à vingt-sept ans son enseignement sur l'Ancien Testament, il trouva une voie pour laquelle il était très particulièrement doué. Non seulement il professa, et avec une haute distinction, au chemin des Cèdres ; mais il agit profondément par sa personnalité si accentuée d'une part sur ses étudiants (et peut-être sur ses collègues eux-mêmes), de l'autre dans une direction différente, au sein de l'Eglise à laquelle il se trouvait rattaché. Une tâche difficile et délicate l'y attendait. Le moment était venu de montrer à des esprits très attachés aux doctrines traditionnelles et conservateurs de nature ce que leurs conceptions bibliques avaient de suranné, sans ébranler leur foi dans la valeur de la Bible ni leur confiance dans la Faculté et l'enseignement qui s'y donnait. S'il y réussit, ce fut en grande mesure sans doute grâce à sa parfaite probité scientifique et à son ascendant personnel ; ce fut aussi et plus encore parce qu'il avait traversé lui-même une crise analogue pour conquérir son point de vue de théologien chrétien et savait ce qu'il en coûte de suivre des voies nouvelles. Parlant de son évolution vers les vues de la critique wellhausenienne, il écrivait en 1892 dans le *Chrétien évangélique* ces mots significatifs : « Qu'on ne croie pas que ce changement se soit fait à la légère, sans sérieux, sans angoisse même !... Ce n'est point avec insouciance, mais au contraire après mûr examen et résistance consciencieuse qu'on finit par se sentir convaincu, qu'on s'incline, et qu'on dit : « Il en est ainsi ». Ce fut enfin et surtout parce que ses adversaires eux-mêmes, en l'écoutant, constataient que tout en expliquant autrement qu'eux l'origine des Ecrits sacrés, il en parlait toujours avec respect et piété et qu'il savait admirablement en faire ressortir la valeur religieuse et l'inspiration morale et divine.

Lucien Gautier ne se bornait pas du reste à enseigner. Il voulait connaître ses étudiants, les suivre de près et se révélait à tels d'entre eux plus particulièrement comme le plus fidèle et paternel ami. A travers toute leur vie d'hommes faits, ils retrouvent son souvenir et reconnaissent son intérêt si vrai et son affection si profonde.

Les expériences que Lucien Gautier avait faites durant les vingt années de son enseignement lui avaient créé un devoir auquel il entendait bien ne pas se soustraire, lorsqu'en 1898 il vint s'établir à Genève : atteindre le grand public, si ignorant de la Bible, de l'Ancien Testament en particulier. Les cours et les conférences ne suffisaient plus ; il fallait

écrire, publier le résultat de son grand labeur scientifique. Mais ce chemin était barré par de redoutables obstacles. Genève, où il comptait de nombreux parents et amis, allait réclamer beaucoup de lui ; la Palestine qu'il avait visitée à deux reprises (1893-94 et 1899) devenait rapidement l'objet d'une étude passionnée et très poussée (sa magnifique bibliothèque palestinienne en témoigne) ; des articles, des prédications et conférences, des cours même l'appelaient ailleurs. Mais surtout il reculait devant le gros livre à écrire. Il était l'homme de l'action directe, de la parole, du corps à corps avec un auditoire bien vivant, qu'il fût composé d'étudiants, de pasteurs, de campagnards ou de savants. La plume était en ses mains comme une rame lourde et lente, après les hardies croisières du large, toutes voiles déployées... Ses amis purent se demander, en ces années critiques, si jamais le livre verrait le jour. Il parut enfin, au seuil de l'année 1906 et ce fut un succès sans précédent dans la littérature de cet ordre. En une année l'édition, malgré les quelque 1300 pages de ces deux forts volumes, était presque épuisée. Les mêmes difficultés faillirent entraver la mise en chantier de la seconde édition qui ne fut prête qu'à la fin de 1913.

L'Introduction à l'Ancien Testament veut être — et malgré ses dimensions et sa rigueur scientifique — est bien un ouvrage de vulgarisation ; l'auteur s'exprime très catégoriquement sur ce point ; tel est son but, telle est la raison d'être de son plan et de mille détails qui, sans cela, paraîtraient superflus. « Je n'ai point écrit pour les spécialistes, pour mes honorables confrères, les hébraïsants, je n'ai pas la prétention de leur apprendre quoi que ce soit. En revanche je leur dois beaucoup... Et je n'ai point écrit non plus pour les pasteurs et pour les étudiants en théologie. Du moins n'est-ce point eux que j'ai eus en vue en rédigeant les pages de ces deux volumes. Je ne puis naturellement les empêcher de me lire, ni les en dissuader : je serais même très déçu s'ils ne me lisaient point et j'ose espérer que mon travail ne leur sera point inutile. Ils seront, j'en suis persuadé, les premiers à comprendre et à approuver que, passant auprès d'eux avec un geste amical, je ne me sois point arrêté et que j'aie porté mes pas d'un autre côté, pour m'adresser à un cercle de lecteurs plus étendu et non moins intéressant, à ces laïques des deux sexes que seul un cléricalisme heureusement démodé et justement décrié pourrait encore vouloir tenir dans l'ignorance des questions concernant l'étude scientifique de la Bible. » (Préface, p. VII et VIII.)

Son style même se ressent de ce propos bien arrêté. Il a gardé quelque chose de la chaleur et de la vie de l'exposé oral. La tractation ferme, précise jusqu'à la minutie, s'éclaire soudain d'un exemple actuel, d'un mot venu du cœur. On sent que, si l'auteur possède à fond son sujet, il connaît aussi fort bien les lecteurs, j'allais dire les auditeurs, auxquels il s'adresse, leurs ignorances et les malentendus toujours à craindre. Il

débutera, par exemple, en leur recommandant d'avoir toujours la Bible à côté d'eux, même deux exemplaires ouverts aux passages parallèles, pour faciliter les comparaisons. Il s'arrêtera assez longuement sur le sens du mot Bible (un pluriel), sur l'étrange expression de Testament, sur le vocable malheureux, mais nécessaire, de « langues sémitiques ». Ce début est caractéristique de toute la manière de Lucien Gautier et explique pourquoi tant de laïques ont lu ce livre, l'ont compris et en ont retiré une instruction très neuve, une vraie refonte de leurs notions bibliques.

D'après le titre de l'ouvrage et son sens bien défini, on n'avait à traiter ici que des problèmes littéraires que soulève l'Ancien Testament. Ce travail est fait par un homme merveilleusement averti de toutes les hypothèses, mais bien décidé à n'accepter que celles qui présentent une forte probabilité en leur faveur, à s'arrêter, selon sa propre expression, « à l'avant-dernière », pour laisser aux contradicteurs et au temps le soin de vérifier ce que vaut la dernière, autour de laquelle, peut-être, on fait grand bruit.

Définir avec précision la position théologique de Lucien Gautier dans ce magistral ouvrage nous entraînerait bien au delà des limites de cet article. Rappelons cependant à titre d'exemples quelques points, parmi ceux qui sont encore controversés et que nous citons d'après la deuxième édition de l'*Introduction*.

Dans la grosse question des sources du Pentateuque, l'auteur représente avec conviction l'ordre presque universellement admis à ce moment-là pour les dates respectives des documents : J. E. D., puis P. On sait que dans son *Ezéchiel*, Lucien Gautier essayait encore de défendre pour P. une date antérieure à l'Exil ; mais il avait lui-même dès lors reconnu son erreur sur ce point. Aujourd'hui où la question du Deutéronome est remise en question, le lecteur trouvera dans l'*Introduction* un exposé convaincu et fortement documenté du point de vue resté classique depuis Wellhausen.

L'analyse du livre des Juges recherche avec sagacité la part des vieux récits, du Rédacteur deutéronomique et du rédacteur final, écrivant sous l'influence de l'école sacerdotale. Dans le livre d'Esaïe, notons la solution donnée à deux questions fort controversées. Les chants de l'Ebed-Yahvé sont du Second Esaïe lui-même ; le « serviteur » est à la fois « distinct d'Israël et identique avec lui »; à mesure que nous avançons la distinction est plus marquée. Au chap. LIII, le serviteur « tout en appartenant à Israël dont il est l'expression la plus parfaite et la plus authentique, s'en détache pour accomplir un mandat de médiateur et de sauveur ». L'interprétation qui voudrait affirmer que là du moins nous sommes en présence d'une personne unique paraît à Lucien Gautier « plausible, mais non assurée » (I, 368). Les chapitres LVI à LXVI forment un recueil distinct des deux premiers (le Troisième

Esaïe), dont l'auteur (ou les auteurs) a vécu au cours du Ve siècle.

La nature du livre de Jonas est exposée avec une grande netteté dans la phrase suivante : « Il n'y a plus à l'heure actuelle que deux façons d'envisager le livre de Jonas. Les uns estiment que c'est une histoire vraie qui nous est racontée comme elle s'est réellement passée et qu'il faut accepter telle quelle avec tous les éléments qui la constituent. Les autres (et Gautier est de ce nombre) pensent que c'est une composition fictive, ayant le caractère d'une parabole et poursuivant un but didactique (I, 495 et suiv.).

A propos du prophète Habakuk, tout en signalant l'hypothèse de Duhm qui place ce livre à l'époque d'Alexandre, Lucien Gautier estime que l'opinion traditionnelle qui lui assigne comme date les années peu avant ou peu après 608 « est très acceptable ».

En étudiant les Psaumes, le savant genevois s'applique bien plutôt à en faire ressortir la richesse interne, à les grouper d'après leur contenu, qu'à discuter le problème, souvent insoluble, de leur date. Il reconnaît que certains psaumes peuvent remonter à la Royauté et jusqu'à David, dans leur forme primitive, et que, d'autre part, quelques cantiques (mais nullement tous ceux que Hitzig, Cheyne, Duhm et autres voudraient y mettre) dateraient de l'époque maccabéenne. Le *je* des psaumes est-il individuel ou collectif ? Un ouvrage aussi important et fouillé que celui de Briggs défend le second point de vue ; un chef d'école comme Hermann Gunkel, après Reuss et Smend, souligne leur caractère individuel. Entre ces deux voies, écrit Lucien Gautier, pourquoi choisir d'une façon absolue ... « Le *je* des Psaumes peut avoir tantôt l'une, tantôt l'autre signification. La comparaison avec les écrits des prophètes me paraît à cet égard des plus instructives » (II, 44).

L'étude du livre d'Esdras-Néhémie amenait presque inévitablement à la question historique que soulève cette période : A quel moment Esdras et Néhémie sont-ils venus à Jésrualem et lequel a précédé l'autre ? M. Gautier refuse de discuter ce problème embarrassant ; il voit de graves objections à la solution qui renverrait l'arrivée d'Esdras en 398 ; moins, semble-t-il, à celle qui placerait la venue du scribe entre 444 et 432. Esther est en dehors des conditions d'un livre historique ; « c'est une fiction, une sorte de roman à tendance » (II, 193).

Malgré l'ingéniosité et la conviction de ceux qui veulent reconstituer un drame dans le Cantique des Cantiques, Gautier demeure sceptique. « Je ne crois pas qu'on puisse jamais tirer de ce poème, d'une façon quelque peu vraisemblable, ce que les partisans du drame prétendent y trouver » (II, 138). C'est dans la direction des « chants nuptiaux) qu'il faut chercher l'explication. Enfin, si l'on nous permet ce dernier exemple, pour l'Ecclésiaste, ou mieux le Qohéleth, Gautier ne veut point suivre Siegfried ou Haupt dans la bigarrure des auteurs de cet écrit déconcertant. La première édition maintenait l'unité ; la deuxième

admet un auteur principal, un douteur et un pessimiste, et les retouches, assez facilement discernables, d'un disciple et admirateur, qui pour calmer les craintes légitimes, a inséré « à titre de correctif, des phrases empreintes d'un esprit tout différent et beaucoup plus conforme à l'orthodoxie juive ». C'est lui qui du reste s'est nettement signalé dans l'Epilogue.

Ne fermons pas ces deux volumes, où longtemps encore on puisera, sans dire également l'intérêt des chapitres qui terminent le second volume, sur les Livres apocryphes et la formation du Canon.

Fait révélateur de sa méthode, disons mieux de son cœur, même en traitant de questions critiques, même en analysant des livres et en recherchant l'époque de leur composition, l'auteur veut arriver aux hommes qui les ont écrits ; il leur tend la main ; il les devine dans la pénombre d'écrits anonymes ou collectifs ; il les contemple dans la splendeur du témoignage prophétique, et il communique cette vision à son lecteur.

L'autre livre que nous attendions de lui, c'était l'histoire d'Israël et de sa religion, l'exposé de la lente ascension de ce peuple et de sa foi vers la clarté grandissante du monothéisme, avec les inévitables reculs, les réactions du mal ou du vieux paganisme humain, faisant obstacle à la lumière d'en-haut. A défaut de ce livre, n'oublions pas les trésors contenus dans des œuvres comme ses *Vocations de prophètes*, la *Mission du prophète Ezéchiel*, *l'Evangéliste de l'exil*. Ne soyons pas ingrats; il nous a beaucoup donné ; il a travaillé sans relâche, et ce n'est pas en vain. Il nous a appris comme nul autre à comprendre et à aimer les grandes figures de l'Ancien Testament. Il se sentait revivre en quelque mesure en ces hommes du passé ; son âme vibrait à l'unisson de leurs luttes et de leurs angoisses (voir par exemple son étude sur Jérémie) et la victoire de leur foi retentissait dans les cordes profondes de son cœur. L'accent qu'il met à en parler ne trompe pas. On se sent en présence non seulement d'un critique littéraire très averti, d'un historien pénétrant, mais d'un croyant qui lui aussi a cherché et prié, et qui ne s'en cache pas. Parmi tant d'autres témoignages, rappelons pour terminer ces paroles, prononcées à Saint-Pierre de Genève : « Tant que nous ne croyons qu'en nous-mêmes, nous sommes faibles et misérables, nous allons au-devant du naufrage ; mais quand nous avons reconnu qu'il faut regarder à Celui qui est la force et la délivrance, alors le secours divin se manifeste en nous. Qu'il est beau de pouvoir ainsi compter sur la sagesse et sur la puissance de Dieu, d'être assurés que la clarté d'en-haut viendra dissiper nos ténèbres et que la force d'en-haut viendra transfigurer notre faiblesse. »

CHARLES MERCIER.